

*c. Merle & Aubigne!*

---

# L'EXPIATION

DE

# LA CROIX

---

Christ crucifié, puissance de Dieu et  
sagesse de Dieu.

ST-PAUL AUX CORINTHIENS.

---

GENÈVE

ÉMILE BEROU, CORRATERIE, 18

PARIS

GRASSART  
Rue de la Paix, 2

CH. MEYRUEIS  
Rue de Rivoli, 174

---

1867

23

Ce discours a été prononcé à Genève, à l'Oratoire, le 27 Juin 1867, pour l'ouverture de l'Assemblée générale annuelle de la Société évangélique. L'auteur croit devoir ajouter un mot. On dit souvent que la théorie de la Rédemption, regardée par ses amis et lui comme défectueuse, est celle de l'Allemagne évangélique actuelle. Il n'ignore pas qu'il y a eu, qu'il y a sans doute encore outre-Rhin des docteurs, dont certes il ne méconnaît pas les mérites, et qui ont professé sur la Rédemption le système incomplet dont il s'agit; mais c'est là une phase de la théologie déjà un peu arriérée, — quoique moins sans doute que celle des théories négatives de Strauss et de Bauer, qui comptent pourtant encore des adeptes. Maintenant, la majorité des théologiens de cette terre savante, nous paraît professer la doctrine de l'expiation dans sa vérité et sa plénitude scripturaire. On peut en citer plusieurs qui appartiennent peut-être, pour certains points, à des écoles différentes, mais aux cours desquels afflue de toutes parts la foule de la jeunesse studieuse, et qui, dans des écrits considérables et justement considérés, ont établi avec fermeté les principes des Ecrits saints sur ce dogme fondamental, — le docteur Beck, de l'université de Tubingue, les docteurs Delitsch et Thomasius, de l'université d'Erlangen, le docteur Philippi, de l'université de Rostock, le docteur Julius Muller, de l'université de Halle, et bien d'autres encore. On doit aussi rappeler la grande école orthodoxe dont le docteur Hengstenberg, de Berlin, est le principal représentant, et celle des anciens Luthériens, écoles dont l'auteur

diffère sans doute sur plusieurs points, mais dont il sait apprécier la science et la piété, et qui renferment probablement la majorité des ministres évangéliques de l'Allemagne ou du moins de la Prusse. La vieille réputation de rationalisme, que conserve encore dans plusieurs esprits la théologie d'outre-Rhin, est maintenant peu méritée; on est bien revenu, dans ces contrées, de ces doctrines délétères. Les intelligences de ceux qui se mettent du côté de l'Évangile y ont été amenées à une foi plus pure, plus vive, plus profonde que celle d'un rationalisme plus ou moins accentué; on le connaît et l'on n'en veut plus. De tous les théologiens, ceux que l'auteur préfère, sont les docteurs allemands qui exposent avec fidélité et avec vie les trésors des Saintes Écritures, et ils lui ont été utiles.

Il y a un demi-siècle qu'il professe lui-même la doctrine exposée dans ce discours. Il l'a fait surtout, dans un sermon intitulé *la Croix de Jésus-Christ*, sur Galates VI, 14, imprimé avec d'autres à Hambourg en 1823. Il reconnaît avec joie les illustrations nouvelles dont cette doctrine fondamentale est maintenant appuyée. Puissent ces faibles feuilles affermir cette foi dans quelque esprit où elle est ébranlée, et y amener tel autre, qui lui a été jusqu'à cette heure complètement étranger.

*Eaux-Vives, Genève, Juillet 1867.*

---

## L'EXPIATION DE LA CROIX

---

Messieurs,

Le temps où nous sommes est un temps de crise pour le monde chrétien ; il se fait, à cette heure, un de ces efforts propres à produire un changement marqué en bien ou en mal. Cet effort est différent, à quelques égards, de ceux qui l'ont précédé. Il y avait dans le dix-huitième siècle autant, peut-être plus de mal, plus d'incrédulité, de matérialisme, d'immoralité que maintenant ; mais pas autant de bien, et en conséquence la lutte a été moins forte, le mal a prévalu, le siècle s'est terminé par les horreurs et les folies de 1793. On dit quelquefois trop de mal de notre époque. Jamais, — il suffit pour le voir d'être attentif à ce qui se passe sur la terre, — le christianisme n'a été dans une position plus imposante qu'à cette heure ; jamais il n'y a eu autant de chrétiens vivants dans notre vieille Europe ; jamais l'Évangile n'a été prêché dans des contrées aussi multiples et aussi lointaines ; jamais les Sociétés religieuses de Londres, d'Amérique — Bible, Missions — n'ont reçu des offrandes aussi riches que dans l'année qui vient de s'écouler, et fait des choses aussi grandes.

Mais toute médaille a son revers.

Le temps où nous sommes est un temps de trouble quant à la foi. Un souffle est venu d'une région ténébreuse ; des lumières ont vacillé et se sont éteintes ; un froid mortel d'incrédulité a envahi certains esprits et certaines sphères, et ce mouvement a étendu au loin ses dangereuses influences. Il est arrivé dans le royaume des esprits, ce qui se passe dans celui de la nature, quand d'immenses blocs de glace, détachés des régions polaires, descendent en grand nombre dans l'Atlantique, brisent des navires, engloutissent les équipages et les passagers, répandent dans l'atmosphère un froid humide qui s'étend

jusque sur nos contrées, et causent dans les saisons des perturbations étranges. Les glaçons de l'incrédulité qui ont été jetés au milieu de la société chrétienne ont produit de tels effets. Bien des âmes, en France, en Angleterre, en Hollande et jusque dans notre Suisse, même des plus élevées, ont été atteintes; des navires de première grandeur se sont brisés contre le rocher du doute et ont coulé bas; d'autres, peut-être, n'ont perdu que leurs vergues, leurs voiles et leurs cordages; mais ainsi désemparés, ils n'avancent pas, n'étant plus poussés par le souffle du ciel.

Deux influences contraires portent à cette heure les esprits dans des sens opposés. Détachant l'homme du christianisme vivant, elles le jettent ou dans le rationalisme, l'incrédulité, le panthéisme, ou dans la religion de la superstition, des rites et des faux miracles. Saint Paul a déjà connu ces deux classes d'hommes, et il a appelé les premiers *Grecs* et les seconds *Juifs*. « *Les Grecs recherchent la sagesse,* » dit-il, *et les Juifs demandent des miracles.* »

Les *Grecs* ne sont pas seulement les païens de l'Attique; ce sont tous les hommes, dans tous les siècles, qui ne voulant pas de Christ, Dieu-homme et Sauveur du monde, se jettent dans de vagues pensées, des spéculations philosophiques, des imaginations sentimentales, étalent peut-être une vaine apparence de doctrine haute et subtile, et revêtant de paroles élégantes les productions de leur esprit, regardent avec mépris la simple religion évangélique. De même, les *Juifs* dont parle saint Paul ne sont pas seulement les descendants d'Abraham, des Pharisiens; ce sont ceux qui, en tout lieu et tout siècle, suivent les traditions plus que les Ecritures, s'attachent aux rites et aux cérémonies plus qu'à l'adoration en esprit et en vérité, établissent leur propre justice, se proposent de vaincre le mal par leur ascétisme et sont adonnés à la superstition.

Il y a maintenant partout des *Grecs*, à Paris, à Londres, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, et dans bien d'autres lieux encore, hommes doués souvent d'une grande intelligence et d'un beau style, mais qui renient les principes fondamentaux de la foi. Il y a maintenant partout des *Juifs* (Juifs chrétiens), à Rome, en Espagne, en Belgique et en beaucoup d'autres pays, qui mêlent à la foi chrétienne des

adorations de la créature, des expiations ascétiques et des rites superstitieux. Les uns *ajoutent*, les autres *retranchent*. Il y a d'un côté *du trop*, de l'autre *du trop peu*; — et entre ces deux abîmes se trouve Christ, plein de gloire et de vérité. Est-il nécessaire de signaler par quelques exemples ces adversaires de l'Évangile dans le moment actuel ?

On croit trop généralement de nos jours, dans certaines sphères, que notre époque est toute aux nouvelles et trompeuses lumières du siècle et qu'elle n'a rien à craindre de la superstition. Il y a certes maintenant, comme toujours, dans le catholicisme, des esprits sérieux, éclairés, élevés; la controverse avec Renan l'a montré; mais l'arrogance papale et les pratiques superstitieuses sont pleines de force. Au moment où la papauté semble chanceler dans son Vatican, elle parle comme si elle était encore la maîtresse des peuples. Tandis que nous tenons à Genève nos humbles assemblées évangéliques, il y a à Rome une splendide convocation d'évêques, et l'on veut, dit-on, proclamer bientôt un nouveau dogme, l'infailibilité papale. Il paraît donc que le pape n'a pas été infailible jusqu'à présent; nous nous en étions un peu doutés. Il y a plus, les miracles imposteurs ne cessent pas, et le sang de saint Janvier coule encore, quoique moins vite.

Mais rien ne montre plus la force de l'élément superstitieux que ses invasions dans une grande Église réformée. Il ne faut pas se tromper sur les dangers qui menacent l'Église d'Angleterre; les protestants du continent ne doivent pas les ignorer. Un livre <sup>1</sup> présenté à la convocation du Clergé anglican par un de ses évêques, et fort loué dans la même assemblée par un autre, dit : « Les protestants affirment qu'un étranger, entrant dans une de nos églises où le *rituel* est établi, pourrait facilement croire qu'il assiste à un service romain. Eh, sans doute, qu'il le pourrait ! Tout le but de ce grand réveil est d'éliminer le sec protestantisme et de restaurer la gloire du culte catholique. » Ces prêtres de l'Église réformée d'Angleterre, pour restaurer cette *gloire*, ont ressuscité les vêtements de l'Église romaine; ils ont des chapes ou manteaux tombant par derrière

<sup>1</sup> *The Church and the World* (L'Église et le Monde).

jusqu'aux talons, de toutes sortes, de drap d'or et brocatelle blanche, avec parements et capuchons cramoisis. Ils vont même, en fait de costumes sacerdotaux, plus loin que les prêtres romains. De la veille de Noël à l'octave de l'Épiphanie, ils prennent des vêtements *blancs* ; de la Septuagésime à la veille de Pâques, *violet* ; le vendredi-saint et les jours de jeûne, *noirs* ; la Pentecôte et autres fêtes, *rouges* ; tous les autres jours, *verts*. Ce sont presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; hélas ! cet arc est un signe non de délivrance, mais de désolation ! La doctrine romaine accompagne ses rites. Si un bon chrétien dit, avec l'Écriture, que les péchés étant confessés à Dieu sont pleinement confessés, le livre présenté par deux évêques répond que c'est là une *très-fatale erreur*. Le *Directorium anglicanum* déclare qu'après la prière de consécration, dans la célébration de la Cène, « il est très-désirable qu'aucune personne ne passe devant le sacrement béni, sans se mettre à genoux, s'incliner ou donner quelque autre signe de respect. » Les chrétiens évangéliques de l'Angleterre se sont émus ; l'un d'eux, un des esprits les plus nobles, un des hommes les plus philanthropiques de notre siècle <sup>1</sup> a fait entendre une voix éloquente ; mais jusqu'à présent rien ne semble pouvoir arrêter la victoire dont le catholicisme ritualiste se flatte.

Quels maux ! Messieurs. D'un côté, on nie les miracles, on nie la résurrection du Sauveur ; le christianisme n'est plus qu'un déisme sans force. De l'autre, on voit dans l'un des pays les plus éclairés de la terre, d'anciens ministres protestants passer leur temps à rédiger des directions puérides sur ce qu'il y a à faire dans le cas où une *mouche* ou une *araignée* tombe dans la coupe de la communion, et rappeler ainsi les plus grandes sottises des scolastiques du moyen âge. Des deux côtés, quels abîmes ! Comment vaincre la fausse sagesse des uns et la superstition des autres ?

Je ne viens pas faire de la polémique. Il arrive un âge où l'on a moins de goût pour ses escarmouches, et où l'on aime à rechercher le bien, même dans ses adversaires. Les invalides ne se battent plus. Sans doute, en un danger suprême, lorsque les combattants manquent,

<sup>1</sup> Lord Shaftesbury.

on les retrouve sous les armes ; mais, quand cela leur est permis, ils aiment à jouir en paix du repos que Dieu donne à leur âge. J'éprouve des sentiments douloureux, assurément, mais affectueux pour ceux même qui doutent des faits et des dogmes fondamentaux de l'Évangile. J'ai connu moi-même, au commencement de la carrière chrétienne, les angoisses indicibles du doute. Je ne lâchai pas le monde invisible ; je me jetai devant la croix de Jésus-Christ, dans le sentiment de ma complète impuissance, en invoquant sa grâce ; et la lumière succéda pour moi aux ténèbres ; Christ me sauva. Ah ! comment le cœur ne serait-il pas ému quand on voit les mêmes coups, dont on a été frappé, en atteindre d'autres ! Et si nous aimons, même ceux qui sont contraires aux principes de notre foi, nous n'avons pas besoin certes de dire que ceux qui professent être sauvés par Christ seul, et marchent dans la vie nouvelle, nous sont chers, lors même que nous croyons apercevoir des lacunes dans leur doctrine. Tout en désirant que nous *parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu*, nous leur donnons dès à présent une main d'affection. Nous ne pouvons pas repousser ceux que Jésus a accueillis.

Cependant, Messieurs, il y a quelque chose à faire dans ce moment où une guerre universelle semble engagée. Il faut maintenir les fortes doctrines de la foi, car elles sont le roc sur lequel la maison de Dieu doit subsister. Pour vaincre la fausse *sagesse* des Grecs et la fausse *puissance* des Juifs, il faut glorifier Christ crucifié, qui, dit saint Paul, *est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu*.

Le grand fait de l'expiation de la croix se pose donc aujourd'hui devant nous, et nous désirons insister sur les raisons qui nous engagent à le méditer. Nous le faisons parce que son importance est souveraine. Comme l'heure de midi est celle où le soleil atteint sa plus grande hauteur, ainsi l'heure de la croix est celle où l'amour de Christ a fait son suprême effort. Il y a sans doute une œuvre rédemptrice en Christ, dès sa naissance, et pourtant il dit de l'heure de sa mort : « Mon Père, *l'heure* est venue. — C'est pour *cette heure* que je suis venu ! » Il veut même que cette heure soit toujours de nouveau rappelée à son peuple, par la Cène, *jusqu'à ce qu'il vienne*. Nous le faisons parce qu'il faut que les chrétiens sondent les profon-

deurs de l'expiation, afin de connaître le mystère rédempteur de Christ, qui surpasse toute connaissance, et afin que, mangeant sa chair et buvant son sang par la foi, *ils aient la vie éternelle*. Nous le faisons parce que le moyen efficace pour surmonter les Grecs et leur fausse sagesse, les Juifs et leurs fausses puissances, c'est *Christ crucifié* qui est *puissance de Dieu et sagesse de Dieu*. C'est ainsi qu'un grand esprit, Augustin, professeur de rhétorique, léger dans sa vie et païen, vit son incrédulité vaincue, du jour où, ayant lu la Parole, à Milan, il crut le mystère de Christ, et dès lors il devint une des grandes lumières de l'Eglise et du monde. Pourquoi donc d'autres belles intelligences ne seraient-elles pas, de nos jours, vaincues par cette même manifestation de l'amour divin? Nous le faisons, s'il m'est permis de le dire, parce qu'il y a chez quelques chrétiens, à cette heure, un affaiblissement de la doctrine scripturaire sur ce point suprême, ce qui est un vrai danger dans l'état actuel de l'Eglise. En voyant cet état, j'ai désiré professer franchement ma foi au grand mystère de l'expiation, — avant que *le cordon soit détaché*, comme parle Salomon, et que *la lampe soit mise en pièces*. Soutenez-moi donc par votre bienveillant support et par un cœur décidé à posséder, à tout prix, la vérité de Dieu.

Les prophètes de l'ancienne alliance ont vu Christ *navré pour nos forfaits*; les apôtres de la nouvelle l'ont contemplé *souffrant, Lui juste, pour les injustes*, et le Seigneur lui-même a établi positivement la nature de sa rédemption, quand il a dit: « *Le fils de l'homme est venu pour donner sa vie en RANÇON pour plusieurs*. Une rançon, chacun le sait, est le prix qu'on paie pour sauver un captif, soit de la prison, soit de la mort. La rançon que le fils de Dieu a payée pour racheter le pécheur de la mort éternelle, c'est *sa vie*, nous dit-il. Christ a donné sa vie pour racheter la nôtre. *Le médiateur a subi A NOTRE PLACE la peine du péché*. Le christianisme est là; et jamais les raisonnements des hommes ne pourront faire qu'il se trouve ailleurs. Rédemption et rachat sont deux mots synonymes. *La Rédemption*, c'est clairement — la religion où l'homme est *racheté* au prix du sang de Jésus-Christ.

Tel est le grand fait qu'a proclamé l'antiquité chrétienne. La mort de Christ est aux yeux des premiers docteurs de l'Eglise, — et cela sans vague, sans ambages, — une *rançon*, un *sacrifice*; le sang de Christ a, selon eux, une *vertu* qui efface les offenses. Si nous interrogeons le premier siècle, après les apôtres, Clément de Rome nous répond : « Il y a rachat ou rédemption par le sang du Seigneur, pour  
« tous ceux qui croient et espèrent en Dieu. Jésus-Christ, par l'amour  
« qu'il nous portait, a donné *son sang pour nous, sa chair pour notre*  
« *chair, son âme pour notre âme.*<sup>1</sup> » Et ainsi parlent Barnabas et les autres pères apostoliques.

Si nous interrogeons le second siècle, Justin Martyr nous répond : « La loi prononce sur tous les hommes *la malédiction*, parce qu'aucun  
« homme ne pouvait accomplir cette loi; mais Christ nous a délivrés  
« de cette malédiction *en la portant pour nous.*<sup>2</sup> » L'auteur de la belle lettre à Diognet nous dit de même : « Dieu a donné son fils pour  
« notre rédemption, *le saint pour les pécheurs, l'immortel pour les*  
« *mortels... ô doux échange! ô œuvre incompréhensible!*<sup>3</sup> » Irénée s'écrie : « Il a souffert *pour nous*. Il a combattu et il a vaincu, payant  
« (*persolvens*) par son obéissance notre désobéissance, et détruisant  
« le péché.<sup>4</sup> » Et de même parlent Clément d'Alexandrie, Tertullien et les autres docteurs.

Si nous interrogeons le troisième siècle, Origène, dans l'Eglise grecque dit : « Nous sommes rachetés par le précieux sang de Jésus;  
« l'âme du Fils de Dieu est donnée *en rançon* pour nous.<sup>5</sup> » Et Cyprien<sup>6</sup> dit dans l'Eglise latine : « Il a souffert *pour nous*; il a été *blessé* pour  
« nous guérir; il est *mort* pour nous donner l'immortalité. »

Nous n'allons pas plus loin dans nos citations, elles devraient être dès lors trop multipliées, et nous entrons dans le sujet.

<sup>1</sup> Clement. ad Corinth. XI.

<sup>2</sup> Justin. M. Adv. Tryphon. 30.

<sup>3</sup> Ad Diognetum.

<sup>4</sup> Irenæus Adv. Hær. Lib. III, Cap. 20.

<sup>5</sup> δεδότηται δὲ λύτρον ὑπὲρ ἡμῶν (Orig. in Matth.).

<sup>6</sup> Cyprian. de mortalitate, etc.

La première question qui nous est faite, est : Une expiation était-elle nécessaire? Nous désirons y répondre.

Un lien intime unissait l'homme à Dieu, au moment de la création ; le péché est venu rompre ce lien précieux, et, à la vie avec Dieu a succédé une désertion, une défection, une apostasie. L'homme a été déplacé ; il a été ôté de la communion avec Dieu, et l'humanité a été ainsi pervertie. Un jour, dans nos Alpes, un coup de vent vigoureux saisit un chalet et le tourna à l'envers, en sorte que la porte et les fenêtres, qui regardaient le soleil en son éclat, se trouvèrent adossées à une forêt humide et obscure. Le péché a ainsi tourné l'homme à l'envers, en sorte qu'au lieu de regarder à Dieu, il regarde à lui-même, à la créature, au néant. La vie réelle de l'homme a subi par le péché une essentielle, une immense transformation.

Dieu a-t-il aussi été transformé? Non et oui. Dieu en lui-même est immuable. Toutefois, après le péché, il n'est sans doute plus le même à l'égard du pécheur. Un père est toujours le même pour son enfant ; mais quand cet enfant a péché, regardez la face du père, qui est l'expression de son cœur, et dites si cette face n'est pas sérieuse, triste, sévère, changée?... Dieu, depuis le péché, est nécessairement vis-à-vis du pécheur un Dieu qui juge et qui punit. *Le salaire du péché, c'est la mort.*

Il y a en Dieu une justice souveraine et qui intervient de deux manières dans la création. Elle protège le bien, elle conserve et développe la créature qui est sortie de ses mains divines, les anges et les principautés célestes ; mais en même temps elle se prononce contre le mal. Si la créature déclare, par ses infractions à l'ordre divin, qu'elle choisit la voie de la mort, la justice divine lui donne ce qu'elle a choisi. En vertu de la même loi, Dieu *récompense* le bien et *punit* le mal. *Il rend à chacun selon ses œuvres : Vie éternelle à ceux qui cherchent l'incorruptibilité ; — courroux à ceux qui obéissent à l'injustice.* Telle est la loi souveraine qui régit et régira éternellement le monde moral.

Cependant l'homme, même déchu et pécheur, a encore une part dans l'amour divin. *Le Dieu fort est abondant en miséricorde, Il sait de quoi nous sommes faits.* Il sait que l'homme ne tomba pas en Eden

par sa propre initiative, mais par celle du prince des ténèbres; *Il ne veut pas la mort du pécheur, et l'appelle à la conversion et à la vie.*

Mais sa miséricorde ne peut s'exercer en contradiction avec l'ordre éternel qu'Il a établi dans ses œuvres. La grâce de Dieu ne peut sauver l'homme en enfreignant la loi irrévocable de Dieu. S'il est nécessaire pour l'ordre physique de l'univers que les lois qui régissent la terre, le soleil et tous les astres soient invariablement maintenues, il est tout aussi nécessaire pour l'ordre du monde moral que les lois qui le régissent soient perpétuellement observées. C'est même une nécessité d'un rang supérieur. Il serait contraire, sans doute, à la sagesse divine que l'ordre physique fût bouleversé, mais il le serait encore plus que l'ordre moral le fût. Les lois, saintes expressions de la volonté divine, doivent être, à tout prix, satisfaites, et le salut de l'homme ne peut être accompli, même par Dieu, en dehors de ces lois; *Dieu ne peut se renier lui-même.*

Comment donc l'homme déchu et pécheur peut-il être sauvé, puisque des lois inviolables s'y opposent? — C'est ici la seconde question qui se présente.

Mystère, sans doute, « *Mystère, dit saint Paul, qui en d'autres générations n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, mais qui est maintenant révélé par l'Esprit.* » Nous entrons dans le mystère; mais, en le faisant, nous tremblons et nous écrivons: *Ce ne sont que les bords de tes voies, et combien est petite la portion que nous en connaissons!*

Il faut que le péché soit puni. Ce n'est pas là une rigueur arbitraire, c'est une nécessité sacrée. Nul, et pas même le médiateur, ne peut avoir à faire avec le péché, qui détruit l'ordre de la vie divine, sans avoir aussi nécessairement à faire avec la justice qui punit. Il y a contre le péché une sentence de mort; il faut qu'elle s'accomplisse; l'ordre moral en dépend.

Je sais bien qu'ici l'on se récrie; que l'on rejette peut-être avec une certaine horreur ce qu'on appelle la théologie du sang, disant qu'elle est indigne du caractère divin. Permettez une question seulement à ce sujet. Si vous avez devant vous deux juges, si l'un d'eux

maintient l'inviolabilité de la loi, et prononce contre le coupable la peine instituée pour maintenir l'ordre social, dùt-il même lui en coûter, et fût-ce contre un membre de sa famille ; si l'autre, au contraire, manque aux obligations de son ministère et use d'une facile indulgence, qui autorise le coupable à recommencer une vie criminelle, lequel de ces juges est digne d'honneur, s'il vous plaît, et lequel de mépris ? Le bon sens répond. On ne veut pas de cette théologie, dit-on. Ah ! posez donc ce livre qui déclare que, *sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission des péchés* ; éloignez donc de vos lèvres cette coupe dont il est dit : *Ceci est mon sang répandu pour vous* ; renoncez donc au pardon de la part du Père, puisqu'il est dit qu'*il a fait la paix par le sang de la croix, ayant détruit en elle l'inimitié*. Supposez que vous vous trouviez dans une société où l'on s'entreprendrait d'un grand criminel, et où l'on apprendrait qu'un juge, du reste respecté, a maintenu la loi et condamné à mort le coupable ; si vous entendiez alors un de ceux qui sont avec vous dire que ce juge a rendu un tel arrêt *parce qu'il a soif de sang*, n'en seriez-vous pas révolté, ne serait-ce pas ignoble à vos yeux ? Et l'insulte qu'on n'oserait pas faire à un homme, on la ferait au Très-Haut ! Ce n'est certes pas aucun de ceux qui ont foi à l'Évangile qui parlerait ainsi ; mais ces paroles ont été plus d'une fois prononcées par des lèvres profanes.

Oui, la loi sainte et divine ayant été violée, doit être honorée par un sacrifice ; le péché doit être remis selon les règles du droit et de la justice. La sagesse de Dieu le demande. Il faut que le sang, dans lequel est la vie de la chair, et qui est comme l'organe du péché, soit répandu. *L'âme de la chair est dans le sang*, dit l'Écriture ; *c'est le sang qui fera propitiation pour l'âme*. Il n'y a pas simplement ici du sang ; il y a un mystère dans ce sang, le mystère de la sainteté et de l'amour. Loin que je recule devant le sang du Fils, du bien-aimé du Père, je l'aime, je l'admire, je l'embrasse, je le bois, — je m'y plonge, afin d'être net devant mon Dieu, car ce sang seul enlève de dessus moi la tache du péché.

Si vous faites fi de ce sang, que lui substituerez-vous, je vous prie ? Sera-ce de l'argent ? Je sais bien que devant les tribunaux humains une forte amende remplace quelquefois la peine. Je sais que Rome,

aux jours de la Réformation, vendait des indulgences pour les péchés commis, et cela d'après un certain tarif. Mais à quiconque nous tient un tel langage, nous lui dirons, comme Pierre à Simon le magicien : *Que ton argent périclisse avec toi !* Ou bien diriez-vous que ce qui expie, c'est le retour du coupable ? Mais le coupable doit, certes, à Dieu ce retour dans le moment où il revient ; il ne fait alors que son devoir actuel, et cela n'empêche pas qu'il ait fait auparavant, dans toute sa vie, *ce qu'il ne devait pas*. Ah ! comment serait-il possible que le coupable *retournât* tant que son péché n'est pas pardonné ? Il faut d'abord que le péché soit expié, effacé, et qu'ensuite le coupable, touché de ce grand amour, retourne. La dette ne doit-elle pas être d'abord payée par la main d'un bienfaiteur, pour qu'ensuite le prisonnier, plein de reconnaissance et de joie, devienne libre et retourne dans sa maison ?

Ou bien dira-t-on que Dieu, ayant d'abord pardonné, a ensuite employé la croix, comme le meilleur moyen pour faire rentrer les pardonnés dans la communion divine ? Non ; Christ n'est pas seulement le moyen du pardon, il en est le principe. C'est *en Christ* que le Père a conçu le conseil de sa miséricorde ; le *pardon* et *Christ* ne peuvent jamais être séparés. Ils existent l'un et l'autre *avant la fondation du monde*, selon l'Écriture.

Si Dieu pardonnait simplement le péché et déclarait, sans autre, qu'il reçoit tous ceux qui reviennent à lui, la loi manquerait de sanction ; son autorité serait détruite. On dira peut-être que c'est là un système judiciaire et qu'on ne veut pas en entendre parler. Alors ôtez donc de l'Écriture ce mot de *Loi*, qui y revient constamment ; ôtez-le de l'ordre moral, ôtez-le de l'essence divine même. Un Dieu sans loi ! La Bible parle, il est vrai, de ceux qui ayant des oreilles qui leur démanquent *s'amassent des docteurs selon leurs propres désirs*. Des *docteurs*, cela se comprend encore ; mais qui osera se faire un DIEU *selon son propre plaisir* ?

Quoi ! le royaume nouveau de l'amour, de la sainteté, de la liberté, le royaume incorruptible, le royaume de gloire commencerait par un fait qui anéantirait l'autorité de la loi ! Une telle prétention ne serait-elle pas contraire à l'essence même de ce royaume ! Résoudre le problème du pardon des péchés sans admettre une propitiation, c'est

avoir des idées abaissées de la sainteté de la loi, de la gravité du péché et de la justice de la peine. Beau royaume, en vérité, que celui que le Fils de Dieu serait venu fonder, si l'autorité de la loi, à laquelle le péché a porté une si énorme atteinte, n'y était pas rétablie ; si dans ce royaume il devait y avoir à jamais une contradiction insoluble entre la loi et la miséricorde, entre la sainteté et l'amour de Dieu. O opposition douloureuse ! incompatibilité insensée ! étrange divinité ! Serait-ce bien là le royaume où Dieu doit être un jour, selon l'Écriture, *glorifié dans ses saints, et rendu admirable dans tous ceux qui croient ?*

Il fallait donc un médiateur qui portât à notre place la peine du péché, qui se soumit à ses conséquences redoutables sans qu'il eût aucune part à notre faute. Il fallait qu'il appartînt à la nature de ceux qu'il devait sauver et fût avec l'humanité dans un rapport universel. Il fallait un médiateur en qui l'ensemble des individus humains fût représenté, en qui l'humanité accomplit la loi et souffrit la peine du péché. Passons à la troisième considération.

Il faut comprendre, Messieurs, les ressorts et la nature de cette œuvre. Si Jésus l'a accomplie, ce n'est pas simplement par une certaine nécessité à laquelle il a dû se soumettre. C'est l'affection personnelle du Fils de Dieu devenu homme, son affection pour ceux qu'il venait sauver, qui l'a amené sur la croix. Dans cette expiation, il y a la *loi*, mais il y a aussi l'*amour*. C'est parce qu'il les aimait que le bon berger *donnait* alors sa vie pour ses brebis ; son incarnation et sa mort se sont également accomplies dans la liberté et dans la charité. Le premier principe de l'expiation, c'est l'amour du Père : *Dieu a tant aimé le monde que de donner son fils*. Ce don était dans le plan du gouvernement divin, car, dit Pierre, *Jésus a été livré par le conseil déterminé de Dieu*. Mais c'est en vertu, soit de sa libre obéissance, soit de son ineffable charité, que Christ a accompli le commandement de son Père. *Personne ne m'ôte la vie*, dit-il, *mais je la laisse de mon chef*. Lui, le Fils de Dieu, qui, comme tel, était loi pour le monde entier, se soumet, par amour, à la loi et à la mort que la loi prononce contre le pécheur. Il dit : *Je le veux, mon Dieu ! Voici, je viens*. Et n'y a-t-il pas comme un symbole, presque comme une preuve que cette mort vient

de la volonté du Fils de Dieu, indépendamment de tout jugement, dans le fait que sa passion commence avant qu'on le juge ; déjà, dans Gethsémané. Sachant « que notre salut était dans son sang, » a dit un génie chrétien, « et pressé d'une ardeur immense de sauver nos « âmes, il a répandu au dehors, par le seul effort de sa charité, ce « sang qui contient en soi notre vie, bien plus que la sienne, et qui « semble avide de couler pour nous, sans attendre une main étran- « gère. »

On rejette ce qu'on appelle la doctrine de *l'équivalence*, selon laquelle Jésus a souffert juste ce que devaient souffrir dans l'éternité ceux qu'il sauve. Certes, si l'on fait de ceci un calcul d'arithmétique, une addition vulgaire, je doute fort qu'il y ait beaucoup de chrétiens qui admettent cette doctrine-là, et ceux qui l'attaquent pourraient bien se battre contre un fantôme. Nous ne voulons pas dire qu'il soit impossible de trouver des idées qui se rapprochent de celle que nous signalons ; il nous est même arrivé de les combattre. Calvin dit que Christ a souffert *sufficenter pro omnibus, efficaciter pro electis*, « suffisamment pour tous, efficacement pour les élus. » On a prétendu que Christ n'a souffert que la mesure précise de souffrances que devaient endurer ses élus. Nous ne pouvons admettre ce système, qui limite la passion infinie de Jésus-Christ. Ce n'est pas un certain Juif qui a souffert sur la croix ; Dieu et l'homme étaient là. En Christ se trouvait la nature humaine toute entière, et cette nature représentait l'ensemble des individus humains. En Christ, l'humanité a accompli la loi ; en lui, l'humanité a souffert la peine de son péché. *Il a goûté la mort pour tout homme*, dit l'Écriture. Cette mort suffit donc pour sauver tous les hommes ; mais nul ne peut y avoir part s'il ne se condamne lui-même, s'il n'entre par la foi dans la communion de la mort que Christ a soufferte pour lui.

Il est regrettable qu'on attribue parfois à ses adversaires des opinions qu'ils n'ont pas ; or, c'est ce que l'on fait dans la discussion dont il s'agit, et cela sur divers points. On a même été jusqu'à assimiler la théologie du réveil du dix-neuvième siècle, par lequel la vie est rentrée dans l'Église de la réforme, à la théologie du dix-septième siècle, par laquelle la mort y a pénétré. C'est faire égaux le jour et la nuit ; c'est

dire que de la même fontaine « sort de l'eau douce et de l'eau amère. » Cette fable du *dix-septième siècle* semble être l'abrégé des controverses ; on la répète, j'en suis sûr, sans mauvaise intention ; mais il vaut mieux ne plus s'en servir ; elle est un contre-sens.

Au reste, la question n'est pas précisément si Christ a enduré ou non quelque souffrance ; on ne meurt pas sur une croix sans souffrir. Le débat se rapporte surtout à deux points. Le premier, c'est de savoir si la souffrance de Christ était exigée par la *justice* de Dieu. Permettez-moi de vous dire sur cet article le sentiment de saint Paul : « Dieu a établi d'avance Jésus-Christ, pour être *propitiation* par la « foi en son sang, POUR MONTRER SA JUSTICE, pour montrer, dis-je, « sa justice, afin qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi en « Jésus » (Rom. III, 25, 26). Ne croyez-vous pas saint Paul une bonne autorité, pour décider cette question ? Ne disait-il pas : « Or, je crois « que j'ai aussi l'Esprit de Dieu ? » On a dit, Abélard, par exemple, et d'autres scolastiques, que le but de la croix était purement subjectif, qu'elle devait simplement agir sur notre cœur. Mais saint Paul parle tout autrement et nous enseigne à plusieurs reprises que *la justice de Dieu est par elle manifestée*. Supposons que ce ne fut pas saint Paul qui eut raison, mais Abélard ; qu'en résulterait-il ? La croix, la mort du Sauveur semblerait dire que le péché réclame un sacrifice expiatoire (en effet, c'est là ce que comprend le sens commun), et pourtant le péché ne réclamerait réellement pas d'expiation. Ainsi la croix ne serait pas le signe de la justice de Dieu, mais d'un manque de vérité, puisque cette croix donnerait à croire ce qui n'est pas véritable. Il y a plus ; la croix serait alors aussi un signe d'arbitraire et même d'injustice, puisque la mort d'un innocent aurait eu lieu, et que tout au moins Dieu l'aurait permise, sans qu'elle fût nullement nécessaire pour délivrer l'homme de la peine du péché. Si nous nions la nécessité de l'expiation, nous faisons Dieu menteur et sa parole n'est point en nous.

Il est un second point sur lequel on diffère ; c'est la nature et le degré de la souffrance de Christ. Le voilà sur la croix ; il a bu du vinaigre et du fiel ; ses pieds et ses mains ont été cloués ; il est entre deux brigands ; ceux qui passent lui disent des outrages ; les ténèbres recouvrent

le lieu infâme où il a été attaché à un bois infâme. Il fait par sa souffrance l'expiation de nos fautes, et cette souffrance va au delà de ce qu'on peut exprimer. Le Fils de Dieu, devenu homme, est entré volontairement dans l'économie de châtement et de peines qui est la conséquence nécessaire du péché. Il a pris la faiblesse, l'humiliation, les douleurs qui sont inséparables de la rébellion. Selon l'Esprit, il a porté en lui la splendeur de la gloire du Père; mais maintenant, selon la chair, il porte en lui tout le poids du péché de l'homme. Il le porte non pas simplement en vertu de sa sympathie, mais dans une accablante réalité. La blessure la plus profonde que puisse faire le péché, Jésus la reçoit dans son âme. La Sainte Ecriture dit, avec une énergie divine : « Il a été fait péché pour nous. »

Elle va plus loin, et voulant exprimer clairement tout ce que la peine que Christ a portée a eu de cruel, établir qu'il a subi le plus extrême jugement de la justice divine, elle emploie un mot si redoutable que plusieurs, de nos jours, se refusent à l'accepter; elle déclare qu'il a été fait *malédiction* pour nous. Oui, la mort est la malédiction de la loi, et Christ a voulu souffrir la mort sous la forme qui manifeste le mieux le caractère de *punition*, la mort d'un *malfaiteur*, d'un condamné par jugement. Il a enduré cette malédiction dans ce qu'elle a de plus amer, — l'abandon de Dieu : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* Le voilà, saisi de tristesses, d'angoisses et fort épouvanté; le voilà banni dans la contrée des désolations; le voilà à l'heure et dans la puissance des ténèbres. Il pénètre *dans la maison de l'homme fort*, que gardent de tous côtés de bons remparts et de hautes murailles; il est foudroyé de ses coups, pris dans ses filets, outragé par lui à plaisir. Venu pour tout restaurer, il s'est jeté seul, sans secours, dans cette forteresse de Satan qu'il veut abattre; il y est accueilli non-seulement par la souffrance, mais par la risée et la malédiction, et l'on peut croire qu'il va succomber, car il s'applique à lui-même cette terrible parole : *Abandonné!*

Mais, succombe-t-il véritablement? est-il réellement vaincu? est-il anéanti par la malédiction? Non, ce n'est pas lui qui succombe. A l'instant même où il crie, et son Dieu ne répond point, où il est « un ver et non point un homme, où son cœur, comme de la cire, est

fondu dans ses entrailles, » son Dieu l'aime, car Il fait la volonté de son Dieu ; en s'immolant il sauve son peuple. *Le Père m'a aimé*, disait-il, ET JE DEMEURE *en son amour* ! Quand il est dans la plus grande agonie, quand des grumeaux de sang découlent sur la terre, ne voyez-vous pas que le Père l'aime, puisqu'il lui envoie *un ange* du ciel, *pour le fortifier* ?

Oui, Dieu aime et Dieu maudit ! Le Père aime son Fils ; il aime même le pécheur, mais il maudit le péché. « Il y a un différend perpétuel et qui ne se peut régler entre la justice et l'iniquité, dit Calvin, — et pourtant, continue-t-il, Dieu sur la croix abolit toute inimitié ; il met en avant la satisfaction faite par la mort de Christ ; *il nous prévient par sa dilection, nous aime et nous réconcilie.* » Celui qui, plein de compassion, observe dans le corps d'un patient un membre attaqué d'un poison mortel, hait ce mal, et, armé d'un acier de bonne trempe, porte dans ce corps un coup douloureux. Mais s'il y a dans le cœur de cet homme de l'horreur, sa main pourtant est conduite par l'amour. « D'une façon admirable et divine, dit saint Augustin, Dieu nous aimait et nous haïssait tout ensemble ; il haïssait en chacun de nous ce que nous avons fait et aimait ce qu'il avait fait lui-même. »

Dirai-je ce qui m'a le plus étonné dans les controverses actuelles ? c'est l'assertion extraordinaire qu'il faut « écarter absolument de la mort de Christ, la notion de malédiction. » J'ai cru vraiment, quand j'ai lu ces mots, avoir un éblouissement. J'ai pris ma Bible ; je l'ai ouverte à l'Épître aux Galates, Chap. III, v. 13, comme chacun de vous peut le faire ; et j'y ai bien lu distinctement cette parole : *Christ a été fait MALÉDICTION pour nous.* Elle y est ; lisez-la ! Avec un texte aussi clair, la question est immédiatement jugée, et comme l'assertion erronée que je viens de signaler provient de quartiers où il y a un sincère amour pour la Sainte-Ecriture, il n'y a pas de doute qu'elle ne soit retirée. Il y a probablement ici un mal-entendu. Un chrétien ne maintiendra jamais son opinion contre une déclaration patente de saint Paul.

On a récemment instruit un procès. Je me hâte de dire que, quoique ce fût à Paris, il n'y avait dans cette action ni sergents de ville, ni

gendarmes, et que l'instance a été poursuivie de la manière la plus bienveillante et la plus loyale, non au Palais de Justice, mais dans l'une des nombreuses *Revues*, plus ou moins bonnes, que cette capitale lance dans le monde. Ce procès était instruit contre le réveil religieux qui commença, dans Genève, après que la chute d'un conquérant illustre eût rendu la liberté à l'Europe continentale, et qui s'étendit dans la Suisse romande, la France protestante, d'autres contrées encore, réveil auquel un célèbre écrivain et homme d'état, M. Guizot, a consacré récemment de belles pages dans ses *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne*. Plusieurs de nos meilleurs amis, de ceux, hélas ! dont nous avons rendu avec larmes, à la terre, les dépouilles mortelles, ont dû comparaître, — Gaussen, Malan, Adolphe Monod même, quoiqu'il fût un peu plus jeune que le commencement du réveil, — et ils ont été accusés d'avoir enseigné que Jésus a enduré, pour sauver les pécheurs, *la mort seconde, les angoisses de la mort éternelle, la malédiction*. Un des inculpés, qui n'a pas encore pris comme les autres *le chemin de toute la terre*, — misérable débris qui flotte encore sur les eaux, après que le gouffre a englouti les plus grands navires, — un des inculpés, dis-je, n'a pas été nommé dans l'acte, sans doute parce qu'il vit encore. Ce sont là de ces égards que l'on aime à signaler et à reconnaître, et qui certes n'étonnent pas quand, comme c'est ici le cas, c'est avec des caractères à la fois aimables et pieux que l'on a à faire.

C'est pour un vers de l'un de nos cantiques que le chrétien dont je ne dirai pas le nom est accusé. Voici ce vers cité dans le réquisitoire :

Un sang d'un prix immense apaise sa fureur.

On pourrait remarquer que, dans l'édition de Genève, on lit :

Un sang d'un prix immense apaise sa *rigueur*.

Mais passons. Le chef d'accusation, vous vous en souvenez, est que les hommes du réveil ont représenté Dieu, comme ému de colère contre Jésus sur la croix. Mais est-ce proprement à Dieu que le vers s'applique ? Il fallait citer en son entier le verset, qui est le corps du délit. Le voici :

Ma dette envers mon Dieu m'entraînait dans l'abîme ;  
 L'inexorable LOI saisissait sa victime :  
 Un sang d'un prix immense apaise sa rigueur.  
 Mon âme, égale-toi ! Jésus est ton Sauveur !

C'est de la LOI que ce verset parle, de la loi, expression de la sainteté de Dieu. Certes, cette loi et cette sainteté ne peuvent en aucune manière être séparées de Dieu même ; mais si l'auteur a dit la *loi*, c'est (nous le savons) pour prévenir la supposition que le Père a cessé d'aimer son Fils, au moment où celui-ci accomplissait le plus grand acte d'amour. Il y a toujours en Dieu miséricorde, mais la miséricorde n'est pas un des attributs de la loi.

Il résulte, je crois, du faible plaidoyer que nous venons de prononcer devant vous, que l'accusation contre les hommes du réveil est mal fondée, et que les prévenus sont absous. S'ils devaient être condamnés, il faudrait décréter de prise de corps, non pas eux seulement, mais une *grande nuée de témoins*, tous les enfants de Dieu, qui regardant à la croix, se sont écriés : *La justice et la paix s'y sont entrebaisées !* Croyez-moi, Messieurs, je ne manque pas de témoins à décharge pour nous justifier. Je puis produire devant le tribunal les apôtres, les prophètes, les pères de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, les Vaudois du moyen âge et les meilleurs docteurs de cette époque, Wycleff, Jean Hüss et leurs disciples, les précurseurs de la Réforme, Luther, Calvin et tous les autres réformateurs, les Moraves, Zinzendorff, Wesley, Whitfield et leurs disciples ; je pourrais même vous en citer du sein du catholicisme. Si vous y rencontrez un grand génie qui fasse une certaine opposition à Rome, dont l'*Histoire universelle* et les *Oraisons funèbres* soient au nombre des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et qui ait sondé profondément *le mystère des douleurs et des ignominies*, comme il parle, — *la croix*, — approchez-vous de lui, et vous l'entendrez dire dans son grand langage : « La malédiction de Dieu pénètre au dedans et frappe Jésus-Christ dans ses puissances. Mais sa colère se passe en se déchargeant, et, en même temps qu'il frappe, il ouvre les bras aux hommes. » Bossuet lui-même est donc coupable du délit des hommes du réveil, et, avec lui, l'est aussi l'Eglise universelle de Dieu.

Et pourquoi aurions-nous honte de cette malédiction qui a atteint notre Sauveur sur la croix, puisqu'elle ne l'a frappé que pour qu'il en triomphât? En la recevant, il l'a rompue, enfoncée, anéantie, transformée en grâce. « Comme la condamnation de Christ, dit Calvin, a produit l'absolution, ainsi sa malédiction a produit la bénédiction. » Cette malédiction est la *puissance de Dieu*. Par elle, la mort et la condamnation sont englouties; par elle, le péché est aboli et la justice règne. Elle est le bras fort de l'Éternel avec lequel il saisit nos iniquités, celles de tous ses rachetés, et les jette toutes au fond de la mer. Acte merveilleux et puissance inouïe!

Ce n'est donc pas sans cause que saint Paul magnifie tant le triomphe de Jésus-Christ sur la croix; qu'il parle comme si cette croix était changée par Jésus en un char royal et un arc de triomphe. Ce n'est donc pas sans cause que saint Paul nous montre les principautés de l'air dépouillées, les puissances malignes produites en spectacle, comme l'étaient ces rois prisonniers que menaient vaincus et liés devant leur char, en leurs entrées solennelles, les généraux de la Rome antique. Oui, Christ s'est jeté au fort de la sanglante bataille, il y a reçu des coups terribles et redoublés; il a été comme assommé et terrassé; mais il s'est relevé aussitôt par sa force divine, et, remportant une grande victoire, il a été entouré de toutes les pompes du triomphe.

O bienheureuse défaite par le moyen de laquelle nous surmontons le prince de ce monde, ô bienheureuse substitution qui fait descendre Christ sur la croix, pour nous faire monter dans le ciel! O doux, ô bienheureux échange!

Et pourtant on objecte à ce mot; il n'est toutefois pas nouveau. Les pères de l'Église les plus évangéliques ont eu déjà cette idée d'un échange, et Luther, plus d'un an avant ses Thèses et le commencement de la Réforme, l'eût de même. Voulant, semble-t-il, préluder par un chant harmonieux à l'avènement des temps nouveaux, et écrivant alors à un ami, Spœnlein, la lettre la plus simple, il lui disait, comme s'il lui avait parlé de sa voix mélodieuse: « O mon doux frère! « apprends à chanter à Christ ce cantique: O toi, Seigneur Jésus, tu es ma justice, et moi je suis ton péché! tu as pris ce qui était à moi, et tu m'as donné ce qui était à toi! tu es devenu ce que tu

« n'étais pas, et tu m'as fait devenir ce que je n'étais pas moi-même ! » Je ne sais si Spœnlein chanta le cantique, comme Luther le lui demandait ; mais je sais bien que Calvin, prenant le ton, s'écria d'une voix plus grave peut-être, mais non moins émue : « Le Fils de Dieu, « pur et net de tout vice, a revêtu la confusion de nos iniquités, et en « même temps, il nous a, nous iniques, couverts de sa pureté. » — O doux échange ! Je veux le garder, ce mot-là, et je vous invite à faire de même.

Mais pour qu'un échange s'opère, il faut être deux. Nous avons vu Jésus-Christ s'acquitter seul de son travail sur la croix ; il faut maintenant qu'un autre prenne part à l'œuvre de la rédemption, et cet autre, c'est celui pour qui l'échange a lieu ; c'est vous, c'est moi, c'est l'homme. Christ a pris sur lui notre péché ; il faut que nous prenions sur nous sa justice. Cet acte, d'une importance suprême, s'accomplit en ayant *confiance* dans l'œuvre que Christ a faite ; il se réalise *par la foi*. La Parole divine, qui nous annonce l'expiation de Jésus-Christ, engendre cette confiance, cette foi dans notre cœur, par la force de l'Esprit qui est en elle. Et, comme elle nous révèle des choses qui dépassent la sphère de notre raison bornée et de notre expérience journalière, la foi qu'elle produit dans l'homme est au-dessus de la raison et de la nature. Ici se trouve pour nous tous la principale difficulté. Il faut croire des choses qui semblent incroyables. Il faut croire que bien que nous n'ayons que des injustices, la justice de Christ les couvre toutes, en sorte qu'aux yeux de Dieu il n'y a plus de fautes en nous. Il faut croire que nous sommes sauvés par une justice *imputée* et non par une justice propre et active. Il faut croire que notre seule ressource, c'est que Dieu, en vertu de l'expiation de la croix, nous traite comme nets, quoique nous soyons dans le fait pécheurs. Tout cela semble difficile. Et pourtant cela sera facile à l'homme qui, convaincu de sa chute, sent que le lien qui devrait l'unir à Dieu a été rompu par le péché, et en souffre ; qui fait attention à l'appel par lequel Dieu le sollicite de revenir à lui, et captivé par le Sauveur doux et humble de cœur, entre avec lui dans un rapport personnel, fondé sur la confiance en son amour. « Aie seulement en Christ cette confiance qu'à cause « de Lui tes péchés te sont pardonnés, disait Luther, c'est là le point

« principal. » — Est-il donc si difficile de croire, de dire : Oui, Seigneur, je me confie en Toi. Je sais que quoique tu sois Dieu, tu t'es fait homme, et que tu as fait de ma cause, ta cause. Tu t'es mis tout à fait de mon côté. Ce sont mes péchés que tu as portés ; c'est moi que tu as voulu sauver. *Le bon berger*, disais-tu, *laisse sa vie pour ses brebis*. Oui, quand tu étais sur la croix, tu voyais toutes tes brebis perdues, et tu laissais ta vie pour elles. O Sauveur, je suis l'une des brebis perdues. Tu nous as vus à travers les siècles, tu as porté toute notre faute. Quand tu disais : *Père, pardonne-leur !* tu ne prononçais pas ces paroles seulement pour ceux qui t'entouraient, mais aussi pour nous ! Tu as subi tout ce qu'il y avait de douloureux dans les rapports entre Dieu et l'homme pécheur, afin de substituer à un état d'éloignement, d'inimitié, de douleur, d'opprobre, dont je gémissais, un état de justice, d'amour, de joie et de gloire, qui ravit mon âme. Ton œuvre est pour moi une satisfaction parfaite, une expiation puissante, une réconciliation plénière. Le dernier cri que tu as poussé vers le ciel, m'en a ouvert largement les portes. Je laisse donc tout ce qui est à moi, et je saisis, par la foi, le sacrifice saint que tu as présenté, comme mon substitut. Il me suffit. Tout est accompli. Je suis réconcilié, je suis sauvé. O Fils de Dieu ! par toi je rentre dans la famille de Dieu !

Cette justification, Messieurs, qui vient par la foi, ne sera pas une vaine imagination. Au moment où Dieu *pardonne*, il *donne*. Il pardonne le péché et il donne un nouveau cœur. Au moment où le pécheur qui croit, reçoit la justice de Christ, pour couvrir ses offenses, il reçoit aussi de Lui le premier principe de vie, pour régénérer sa nature, ses affections, sa volonté. La justification et la régénération ne peuvent être séparées. Malheur à celui qui ferait parade de l'assurance de son salut, tout en persistant dans le mal ! La régénération et la justification sont deux aimables sœurs jumelles, nées le même jour, à la même heure, vêtues de vêtements blancs, comme les anges de la résurrection du Seigneur, et qui, s'avancant vers le pécheur, le prennent l'une par la droite, l'autre par la gauche, et le font entrer dans le temple éternel de la grâce et de la gloire. L'Esprit-Saint qui travaille dans le fidèle ne se borne même pas à un simple renouvelle-

ment, il établit entre Dieu et l'homme une communion intime du cœur et de la vie; en sorte que, celui qui, en contemplant l'expiation de la croix, a dit : *Christ pour moi*, peut ajouter, avec une grande vérité : *Moi en Christ et Christ en moi*. Dieu avec nous; nous avec Dieu pour toujours!

Voilà ce qu'opère l'expiation de la croix; telle est *sa sagesse* et telle est *sa puissance*.

O mon Dieu! mes yeux ont vu ton salut. C'est dans la vertu d'un sang précieux, qu'à la fin de ma vie, comme au commencement, git toute mon attente. Que le sang de la croix me défende contre tout mal dans mes derniers jours! qu'il me remplisse, à l'heure de la mort, d'une paix ineffable et d'une espérance vive! qu'il plaide pour moi au jour de ta venue, et m'ouvre les portes de la ville *que la gloire de Dieu éclaire, et dont l'Agneau est le flambeau!*

Chrétiens! soyons fermes en Christ, qui est notre force, et serrons nos rangs en face d'un siècle incrédule. En Christ nous avons vaincu. Soyons toujours unis, non-seulement avec lui, mais encore avec tous ceux qui se glorifient dans sa croix, car la division des vainqueurs est souvent l'écueil de la victoire.

Il y a de l'agitation dans le monde, du trouble de la part des Grecs et de la part des Juifs; nous sommes dans un moment de crise, mais *le fondement de Dieu demeure ferme*. Ne craignons rien, car notre Roi a dit : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Vous aurez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. Ne crains point, petit troupeau, car c'est à toi que mon Père a donné le royaume.*

Si nous restons ainsi fidèles, vivants au Seigneur, dans la prière et dans la foi, la croix qui a déjà remporté tant de victoires, la croix triomphera encore. Le monde sera vaincu *par la Parole du témoignage et par le sang de l'Agneau*. Nous verrons bientôt passer cette sombre nuée, qui prétend obscurcir le soleil. Bien d'autres, et de beaucoup plus sombres encore, ont passé, depuis dix-neuf siècles. Il y a de temps en temps des bruits, des vents, de la grêle, des éclairs, des tonnerres dans le monde religieux et dans le monde politique,

comme dans celui de la nature. Quelquefois , en voyant l'orage , plusieurs pensent que le ciel va éclater et fondre tout entier sur la terre. Mais , peu à peu , la tempête se décharge , et bientôt l'air reprend sa première sérénité. Quand la nue crève , elle se dissipe , et l'on voit reparaitre la face riante du soleil. Il en sera de même du trouble actuel. *Le soleil de justice , qui porte la santé dans ses rayons* , resplendira de nouveau dans l'Eglise , et un grand peuple s'égaiera en sa lumière.

LE CIEL ET LA TERRE PASSERONT , a dit Jésus-Christ , MAIS MES PAROLES NE PASSERONT POINT.

